

E-CARNET

CATHERINE MAVRIKAKIS
L'ÉTERNITÉ EN ACCÉLÉRÉ

L'ÉTERNITÉ EN ACCÉLÉRÉ

DE LA MÊME AUTEURE

Fiction

Ça va aller, Leméac, 2002.

Fleurs de crachat, Leméac, 2005.

Ventriloquies (avec Martine Delvaux), Leméac, 2003.

Omaha Beach, Héliotrope, 2008.

Le ciel de Bay City, Héliotrope, 2008.

Deuils cannibales et mélancoliques, Héliotrope, 2009. (Trois, 2000, pour l'édition originale)

Essai

La mauvaise langue, Champ Vallon, 1996.

Condamner à mort. Les meurtres et la loi à l'écran, PUM, 2003.

Duras aruspice dans DURAS, Marguerite, *Sublime, forcément sublime Christine V.*, Héliotrope, 2006.

Catherine Mavrikakis

L'ÉTERNITÉ EN ACCÉLÉRÉ

e-carnet

K

HÉLIOTROPE

Extrait de la publication

Héliotrope
4067, boulevard Saint-Laurent
Atelier 400
Montréal (Québec)
H2W 1Y7
www.editionsheliotrope.com

Maquette de couverture et photographie: Antoine Fortin
Maquette intérieure et mise en page: Yolande Martel

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada*

Mavrikakis, Catherine

L'éternité en accéléré

(Série K)

ISBN 978-2-923511-22-1

I. Mavrikakis, Catherine – Blogues. I. Titre.

PS8576.A857E83 2010

C848'.607

C2010-941781-X

PS9576.A857E83 2010

Dépôt légal: 3^e trimestre 2010

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Héliotrope, 2010

Les Éditions Héliotrope remercient de leur soutien financier le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Héliotrope bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

IMPRIMÉ AU CANADA EN AOÛT 2010

À M. H. W.

Notes du sous-sol

Comme beaucoup de gens nés dans les années soixante, j'ai passé ma jeunesse dans le sous-sol d'une maison de banlieue. Petite, c'est là que j'allais me réfugier parmi les pots de peinture à moitié vides, les flacons de Varsol, les pinceaux aux poils rares, collés les uns aux autres et que l'on conservait pour plus tard, les vêtements à donner ou à vendre lors d'une vente de garage de l'église que fréquentait ma tante. Je passais des heures lovée dans les guenilles et les grandes toiles maculées de taches, minutieusement pliées et empilées, sans trop bouger pour ne pas faire tomber les raquettes de tennis et les battes de baseball que nous rangions là, sans conviction, et à cause desquelles nous nous faisons de toute façon engueuler par ma tante. Le *basement* était mon lieu préféré, mon havre de paix. La chienne, qui n'avait pas le droit de mettre la patte sur la moquette verte en nylon qui régnait en haut dans la maison, pouvait venir en bas avec moi, parce que là, elle ne salissait rien et je me plaisais à la faire entrer par la fenêtre étroite qui donnait sur le jardin où était sa cage. Ce berger allemand sautait gracieusement sur le plancher de béton et venait rapidement me lécher le visage. Dans le sous-sol, je m'asseyais parfois sur un grand

canapé à fleurs jaune et brun, usé jusqu'à la corde, qui avait appartenu à de nombreuses familles. Ma tante l'avait obtenu pour trois fois rien à une quelconque vente de charité et l'avait lavé pendant des heures à grands coups de brosse écumant le Bissell. La machine à laver faisait un bruit régulier apaisant et, dans la pénombre bienfaisante, je me roulais de bonheur avec ma chienne pendant des heures sur le sofa avachi. Là, enfant, je pouvais sans raison pleurer tout mon soûl ou encore lire un livre en m'arrachant les yeux, jusqu'à ce que mon frère vienne me déloger pour me forcer à jouer avec lui à la cachette ou à un autre jeu stupide.

Il y avait dans le sous-sol une odeur terrible de moisi, que les divers produits Glade pour « assainir » l'air ne parvenaient à couvrir. La maison de tôle avait été posée sur la terre en 1960, on lui avait creusé un sous-sol à la va-vite, mais on n'avait pas pris soin d'isoler convenablement le *basement* de la terre qui le contenait. Là, tout puait le remugle et les murs étaient recouverts de plaques de pourriture dont le chauffage violent de l'hiver n'arrivait pas à nous débarrasser. Les toiles aux couleurs criardes que mon oncle peignait afin de se rappeler son pays natal ne séchaient jamais en bas, là où elles étaient exposées. Elles restaient, tout comme le chien, interdites de séjour à l'étage supérieur, l'étage « royal ». De grosses croûtes de couleurs demeuraient humides pendant des années. Je me plaisais à les arracher voluptueusement et à les manger, malgré les cris de ma tante, jusqu'à ce que mon oncle les expose un jour d'été au soleil et parvienne ainsi à les

sécher. Le *basement* était insalubre, certes, mais petite, je m'y plaisais. C'était une caverne d'Ali Baba où l'on mettait tout ce dont on ne savait pas trop quoi faire ; c'était un lieu de transit entre le dehors et le dedans, le monde des pou-belles en devenir ; c'était mon espace à moi qui rêvais de partir loin, et même dans le camion des éboueurs.

À l'adolescence, je perdis mon goût pour le sous-sol. Il devint un lieu de plaisirs qui me furent, malgré tout, vite fort indifférents. De l'église, nous avons hérité de grandes tables de jeux qui recouvraient toute la surface bétonnée et qui faisaient l'envie du voisinage, mais ma tante étant dans la ville la personne la plus proche du curé, c'est pour elle que le *padre* gardait toujours les bonnes affaires. Là, dans le *basement*, je fis mon premier *pyjamas party*. Nous avons disposé des sacs de couchage sur le béton froid. Nous avons passé la nuit à bavarder entre copines et à nous mettre du vernis à ongles, en riant et en repoussant mon frère qui venait nous emmerder. Là, ou encore dans le *basement* semblable des maisons de Veronica, de Linda ou de Pamela Lane, nous fumions en cachette tout ce que nous pouvions acheter dans notre bled, après avoir pendant des années sniffé de la colle. Là, nous jouions à la bouteille, nous *neckions*, nous faisons l'apprentissage d'une hétérosexualité ennuyeuse, juste avant de la pratiquer de façon plus convaincante dans les voitures, au milieu d'un champ loin de la ville ou dans un ciné-parc où nous risquions moins, malgré tout, d'être surpris par nos parents. Le *basement* fut le lieu où notre vie adulte commença. Nous croyions qu'il était l'endroit de nos vies

illicites et de notre folle jeunesse, ce n'était qu'une salle de classe déguisée où nous apprenions à devenir des gens normaux. Le moisi était notre seul maître.

Bien sûr, le *basement* reste un endroit de perdition, de folie où tout peut arriver. C'est là qu'on rêve de séquestrer ou de tuer quelqu'un, c'est là que l'on a peur de voir surgir avec une hache, un sosie de Jack Nicholson sorti tout droit du film *The Shining*. C'est là qu'on imagine qu'un échappé de prison ou qu'un *serial killer* se terre depuis des semaines, sans faire de bruit. Et il m'a toujours été impossible de descendre les marches branlantes de l'escalier de bois qui menait au sous-sol sans avoir pendant une ou deux secondes le cœur qui battait la chamade et l'oreille tendue. Le *basement* fait peur, c'est sûr, et je viens de voir sur Internet que sort sur nos écrans un film terrifiant inspiré de la vie de Gertrude Baniszewski.

Cette mère de famille ordinaire a, en 1969, emprisonné une jeune fille dont elle avait la charge dans le sous-sol de sa maison de l'Indiana et l'a torturée des mois avant de la tuer. Le film a pour titre *The Basement*, tout simplement. J'aurais pu donner ce titre à mon livre *Le ciel de Bay City*, mais il y a en moi quelque chose qui aspire à la hauteur, au ciel, à l'air pur. Néanmoins, ce film, il me faudra aller le voir. Cette histoire, je la connais, mais les *basements* du Michigan, de l'Indiana ou du Québec n'auront jamais fini de m'horrifier.

Il n'y a pas de BlackBerry au paradis

Lorsque j'ai appris la mort de Matthew la semaine dernière, mon premier réflexe, après la stupéfaction, la colère et les pleurs, a été de vérifier sur Internet si cette histoire douloureuse et rocambolesque que sa femme venait de m'écrire rapidement par courriel était vraie. Il y avait dans la mort subite, tragique de cet ami, jeune homme de quarante ans, quelque chose d'invraisemblable que mon esprit et même ma peine n'arrivaient pas à assimiler. Comme je préférais attendre pour parler à Sarah, l'épouse de Matt, afin de ne pas ajouter aux tâches qui incombent à celles et ceux qui sont dans le deuil et qui doivent pourtant œuvrer avec la vie et ses lourds devoirs, c'est étrangement sur Internet que j'ai pensé trouver un peu de réalité à cet événement impossible.

Un jour, il y a déjà longtemps, j'avais eu un premier courriel de Matthew que je ne connaissais pas, mais qui tenait à me raconter une autre histoire folle dans laquelle j'avais joué un rôle sans le savoir. À ce premier message, je répondis immédiatement. Tout de suite, nous étions devenus, sans comprendre ni pourquoi ni comment, amis et depuis nous n'arrêtons pas de nous envoyer des messages, de maintenir le contact en rigolant de tout : « Tu es

là?» «Oui, je suis là et toi?» Nous étions des enfants jouant à être des grands. Nous faisons les personnages importants. Lui, avec son BlackBerry et moi, plus modestement, avec mon ordinateur. Mais tout en nous trouvant fort ridicules, nous arrivions à rire souvent comme des petits fous, par courriel.

Longtemps, j'ai su énormément de choses sur la vie de Matthew parce que j'ai partagé ses réflexions journalières grâce aux messages qu'il m'envoyait et qui étaient pourtant souvent bien courts. Mes journées étaient ponctuées par les mots de Matt et lorsque nous nous rencontrâmes pour la première fois, nous ne fûmes étonnés de rien, puisque nous étions, il nous semblait, depuis toujours, des compagnons sur le chemin plutôt cahotant, mais amusant de la vie. Matt et moi, nous n'aurions pu être proches sans le BlackBerry ou l'ordinateur, véritables prothèses corporelles. Notre amitié s'était nourrie de l'écran. Ce qui ne nous empêcha pas d'être ravis de nous voir en chair et en os.

Matt avait le génie du quotidien : il savait vivre le présent en lui donnant une ampleur et un écho que sa narration rapide, concise des petits faits et gestes exacerbait. Sur son BlackBerry, Matt égrenait pour les autres les «détails» dans lesquels gît le divin, souvent taquin, du moment. La vie s'implantait ainsi en nous. Et Matt me faisait sortir de mes banales déprimés. Le jour des élections du président américain, j'ai reçu de Matt, dès sept heures du matin, une quantité impressionnante de courriels. Matt savait que l'élection d'Obama me tenait

presque autant à cœur qu'à lui et il me permettait ainsi d'être dans les bureaux de scrutin avec lui et de passer une journée à Flint, Michigan, le jour J. J'ai su que le fils de Matt avait fini par s'endormir avant l'annonce des résultats, mais que sa fille âgée de quatre ans avait pu entendre le discours du nouveau président. Matthew et moi n'avons jamais discuté de grands sujets et pas même de littérature, même si nous étions tous les deux des littéraires, nous partagions cependant, je crois, quelque chose comme la vie de tous les jours. Ce n'est pas rien.

Matt était un être à l'énergie enthousiaste, débordante, contagieuse. Il était difficile de suivre le rythme d'une amitié aussi effrénée, mais Matthew nous forçait à être aussi généreux que lui, à entrer dans la dépense incandescente de soi.

À l'annonce de sa mort, après quelques heures d'hébétement, j'ai tapé le nom de mon ami sur Google. Les pages Web des journaux locaux parlaient de cette mort surprenante, en plein milieu d'une phrase, dans un cours sur Zola, de la tentative de réanimation, de l'ambulance et de l'extraordinaire personne que Matt était. Pourtant, mon esprit n'a pas été convaincu par toutes ces preuves. Au contraire... Matt était là. Il apparaissait sous mes yeux. Des photos de lui, des moments de sa vie s'inscrivaient sur le Net. Une vidéo le montrait bien vivant, rigolant. Et puis voir le nom de Matt se multiplier sur le Web, prendre des proportions énormes m'autorisa à penser que mon ami était vivant quelque part, caché dans un site auquel Google me donnait accès. Constater que le nom de Matt

proliférait ainsi sur les pages de mon écran était sans aucun doute le signe d'une vitalité, d'un espoir.

Ce n'est que depuis quelques jours, parce que je ne reçois plus de Matt les courriels qui me rendaient hilare, que je comprends que Matt n'est plus. L'inconscient est monstrueusement égoïste. Et même si la conscience, plus altruiste, sait clairement que la mort existe, il faut que celle-ci soit autre chose qu'une simple opération de l'esprit pour qu'elle puisse marquer réellement. La mort doit nous atteindre dans notre chair, dans nos habitudes, au cœur du quotidien pour que nous ayons le courage de la ressentir. Depuis quelques jours, je comprends mieux que Matt ne m'écrira plus. Son nom n'apparaît plus en rouge dans ma boîte de réception... Et même s'il m'est impossible d'imaginer Matt sans son BlackBerry, je dois me faire à l'évidence, comme beaucoup de ses amis, de ses étudiants, qu'il n'y a pas d'Internet au paradis. « Qu'est-ce qu'on fait alors de nos journées là-bas ? » m'aurait écrit Matt dans un courriel. « Je ne sais pas. Pas grand-chose... tu imagines », lui aurais-je répondu, en riant.

Sur une page Facebook, dans l'au-delà cybernétique, on peut voir le dernier message de Matt à tous ses amis et puis aussi des photos. On peut entendre les chansons que Matt aimait, voir les êtres qu'il chérissait. Depuis sa mort, ses amis lui écrivent pour lui rendre hommage ou pour lui faire un ultime et dérisoire signe. Sur Facebook encore, un groupe consacré à la mémoire de Matt a été spontanément créé pour entretenir le souvenir de celui que tous aimaient. Le mur de Facebook s'est transformé

en une espèce de mur des lamentations, en un parapet de plaintes de la communauté désormais des «sans-Matt». Certains membres du groupe des endeuillés de Matt sont devenus amis, sans pourtant se connaître. Nous partageons Matt. Nous avons, sans le savoir, un être en commun. C'est plus que l'amour pour un disque ou un livre qui pourtant permet de regrouper arbitrairement des êtres autour d'un objet de culte. Notre peine est devenue collective sans que nous sachions si cela nous console ou non. La famille de Matthew a laissé sur legacy.com un «livre» d'or où chacun pourra pendant un an témoigner non seulement de la vie de Matthew, mais aussi de son absence. Oui, Matt continue à être sur nos écrans, à hanter nos imaginaires, notre présent, notre passé et parfois, comme à tous et chacun, l'idée me vient d'imaginer que Matt va m'écrire encore, au moins un dernier message, pour me dire si tout va bien là-bas.

La mort est bien réelle. Je le sais. En elle, il n'y a rien de virtuel. Oui, bien sûr. Aurions-nous tendance à l'oublier parfois que notre peine, bien tangible, nous rappellerait à l'ordre totalitaire de la perte. Pourtant, je n'ai pas envie en ce moment de penser qu'Internet nous donne la sensation d'une présence fausse. Je n'ai pas envie de me dire que le deuil n'est plus possible de nos jours, à cause de la surprésence de nos identités et de nos apparitions artificielles, incontrôlées sur le Web. L'écran est hanté, certes, par les vivants et les morts, mais je ne crois pas qu'il nous empêche de faire un vrai travail de deuil. Au contraire... il permet de sculpter la matière même de notre douleur,

SÉRIE « K »

Des textes littéraires écrits à la périphérie du roman.
« K » pour Kaléidoscope. Comme dans lire à l'aide
d'un kaléidoscope la densité romanesque du réel.

PREMIERS TITRES

Cynthia Girard, *J'ai percé un trou dans ma tête*

Catherine Mavrikakis, *L'éternité en accéléré*

CATHERINE MAVRIKAKIS
L'ÉTERNITÉ EN ACCÉLÉRÉ

Quand *Le Ciel de Bay City* paraît, Catherine Mavrikakis s'est déjà replongée dans l'écriture. Les textes sont courts. Ils parlent de tout : de la mort de Michael Jackson, du premier homme sur la Lune, de l'enfance dans Montréal-Nord, des étés passés aux États-Unis, de la lecture, du dernier message sur Facebook d'un ami qui vient de mourir et de la traversée de l'Atlantique par les immigrants des années cinquante.

Elle met ses textes en ligne à mesure qu'elle les écrit. Ils sont longs pour un blogue et on ne trouve pas l'espace habituel pour laisser un commentaire. Encore moins de petite boîte avec un pouce levé pour cliquer « J'aime ». En vérité, un livre est en train de s'écrire sur ce cahier électronique : *L'éternité en accéléré*. Un recueil de cinquante-deux textes façonné par l'urgence de penser.

CATHERINE MAVRIKAKIS vit à Montréal où elle enseigne la littérature. Elle a publié quatre romans, dont le retentissant *Ciel de Bay City* qui a remporté au Québec le Grand Prix des Libraires, le Prix du livre de Montréal, le Prix littéraire des collégiens et qui a été très chaleureusement accueilli par la critique française.

ISBN 978-2-923511-22-1



9 782923 511221